



Théâtre Frenesí présente Teresa Larraga
de Agota Kristof

c'est égal

Mise en scène:
Benjamin Knobil

C'est égal

Texte: **Agota Kristof**

Mise en scène: **Benjamin Knobil**

Jeu: **Teresa Larraga**

Assistante à la mise en scène: **Nathalie Sandoz**

Scénographie: **Neda Loncarevic**

Éclairages: **Dominique Dardant**

Costumes: **Diane Grosset**

Bande son: **Bernard Amaudruz**

Maquillage: **Viviane Lima**

Production: **Théâtre Frenesí**

Co-production: **Centre culturel neuchâtelois**

Création: **Centre culturel neuchâtelois du 20 au 30 novembre 2008**

Teresa Larraga nous convie à une promenade vivifiante dans le labyrinthe intérieur et troublant de «C'est égal» de Agota Kristof. Voici de petites histoires envoûtantes et secrètes qui dessinent une géographie touchante et drôle d'une femme en exil partout et nulle part.

Un spectacle théâtral entre fable, ironie et cauchemar, créé à partir du recueil de nouvelles de Agota Kristof paru en 2005.

Un homme est changé en statue au moment où il embrasse son chien pour la dernière fois avant de monter dans un train. Une femme explique au docteur qu'elle ne comprend pas comment son mari a pu se fendre le crâne sur une hache en tombant de son lit. Un enfant, accompagné d'un puma «splendide, beige et doré», comme dans un tableau surréaliste, marche au bord d'un canal où il croisera son père pour un rendez-vous décisif.

Dans «C'est égal», paru en 2005 aux éditions du Seuil, Agota Kristof réunit vingt-cinq brefs récits qui ont été composés au fil des années, dès le début de son exil hors de Hongrie, en 1956. Entre la fable et le cauchemar, ces textes qui baignent dans une atmosphère étrange et émouvante constituent peut-être la part la plus secrète de l'oeuvre d'Agota Kristof.

Comme l'écrit Eric Loret dans Libération: *«Ces vingt-cinq nouvelles (...) ne font souvent qu'une page ou deux, on les parcourt comme un chemin jonché de morts, petites stèles qui semblent indiquer une direction mystérieuse.»* Et Isabelle Rüf, dans Le Temps, précise: *«"C'est égal"? Rien n'est moins sûr que cette indifférence. Tout blesse encore avec la même acuité. Comme ce souvenir d'enfance en creux qui clôt le recueil: "Nulle part mon père ne s'est promené avec moi la main dans la main."»*

CONTACT

Théâtre Frenesí / Teresa Larraga

t.larraga@net2000.ch / 032 730 52 86 / 079 421 44 49

L'ÉCRIVAIN AGOTA KRISTOF

En 1956, lorsque le hasard des répartitions de réfugiés l'a fait arriver à Neuchâtel, après avoir fui, avec son mari, l'écrasement de la Hongrie par les troupes soviétiques, Agota Kristof n'a que 20 ans, un bébé de quelques mois et un dictionnaire, seule arme pour affronter à la fois un monde nouveau dont elle ignore tout, l'exil, la solitude, la nostalgie et l'éreintante monotonie d'un travail en usine.

Pourtant celle qui lisait déjà à 4 ans, et écrivait ses premiers poèmes à 14, reste profondément persuadée d'une chose: *«Ce dont je suis sûre, c'est que j'aurais écrit, n'importe où, dans n'importe quelle langue».*

Le destin lui donne le français: elle l'accepte comme un défi, *«Le défi d'une analphabète»* qui ne peut alors ni lire, ni écrire dans cette langue ennemie, vampire de sa langue maternelle, mais dont elle fera celle de son œuvre.

Lorsqu'on l'interroge sur le temps que lui a demandé son apprentissage du Français, elle a cette réponse à l'ironie implicite qui est sa marque: *«Pas très longtemps, 16 ans».* C'est à partir de 1970-1971 qu'elle rédige, entièrement en français, ses pièces de théâtre, jouées à Neuchâtel par des groupes d'amateurs. C'est aussi l'époque de ses premières nouvelles qui ne seront publiées qu'en 2005 (*«C'est égal»*).

En 1986, Agota Kristof est une quasi inconnue dans le monde des lettres lorsqu'éclate le succès de son premier roman le Grand Cahier, suivi de la Preuve en 1988, puis du 3^e mensonge qui viendra clore en 1991 sa fameuse trilogie des jumeaux.

Elle devient l'un des écrivains francophones les plus lus et les plus traduits (en 33 langues) et s'attache un lectorat universel, à la fois subjugué et dérouté par une écriture aussi minimaliste qu'implacable, refusant tout artifice pour rendre au plus près la violente et dramatique noirceur de la telle que la conçoit Agota Kristof.

Il est vrai que pour elle *«un livre, si triste soit-il, ne peut être aussi triste qu'une vie».*

*(Marie-Thérèse Lathion, conservatrice aux Archives littéraires suisses,
en charge du fond Agota Kristof)*

POURQUOI CE TEXTE?

par Teresa Larraga

Quand j'ai lu pour la première fois ce magnifique et cruel ensemble de textes d'Agota Kristof, j'en suis tout de suite tombée amoureuse. Et je me suis mis tout de suite à en imaginer une adaptation théâtrale sous forme de monologues.

J'étais attirée par sa langue, sa façon de raconter et d'inventer si surprenante, sa concision, par la simplicité du récit et sa charge émotionnelle. Et je me sentais attirée par les thèmes qu'elle avait choisis, comme la mort, la solitude, la prostitution, l'amour.

Je crois que je ressentais dans la trame de ces histoires racontée avec autant de concision et d'acuité une sorte de douleur (et de distance) qui n'appartient qu'aux déracinés. A tous ceux qui, pour une raison ou l'autre, ont quitté leurs origines pour tenter d'en retrouver ailleurs, et se sont appropriés une langue qui n'était pas la leur.

Née en Espagne, je vis en Suisse depuis plus de vingt ans. J'ai beaucoup joué en Espagnol, en Italien, un peu en Français, et j'ai chanté dans toutes ces langues, ainsi qu'en Anglais et en Allemand. J'ai aujourd'hui profondément envie d'entrer de plein pied dans un texte en français, avec la sensation que la langue et le propos de Agota Kristof me sont proches.

Avec «C'est égal», j'ai l'impression d'avoir rencontré l'occasion de transmettre mon amour de langue française, dans la conscience de mes origines et de mon accent, et avec la volonté de sublimer la réalité que ces textes mettent en scène.

Il m'a semblé que, pour porter en scène un tel texte et un tel projet, je devais compter sur la collaboration d'un metteur en scène qui possède à merveille les subtilités de la langue française, mais qui puisse également être sensible à ce sentiment profond de déracinement et d'étrangeté. Je suis très heureuse de pouvoir compter sur la collaboration de Benjamin Knobil. A la fois comédien et metteur en scène, il est à la fois un fin maître de la langue, mais aussi quelqu'un qui, à travers ses origines complexes, sa compétence et son talent, saura me conduire dans le beau labyrinthe de la langue.

Je suis convaincue que, avec son aide, nous serons capable d'aborder, avec respect, la richesse des écrits de Agota Kristof. Et que nous serons en mesure, modestement, de transmettre au public l'émotion qu'elle a su mettre dans ses textes.

LA MISE EN SCÈNE: BENJAMIN KNOBIL

Pour Benjamin Knobil, français par sa mère née en Algérie française et américain par son père né à Berlin, *«l'Anglais est ma langue maternelle, je suis parfaitement bilingue et le Français ne cessera jamais de m'étonner»*.

C'est à Paris que ce franco-américain a fait ses premiers pas sur scène, à Paris toujours qu'il s'est essayé à la mise en scène, avec Agathe Alexis. *«En France, les frontières entre les différents modes de théâtre sont beaucoup plus infranchissables qu'en Suisse; souvent, on se retrouve cloisonné dans des bandes et cela ne m'intéressait pas»*.

Alors, Benjamin Knobil en 1992 grâce aux charmes d'une Fribourgeoise, met le cap sur la Romandie, où il saisit quelques opportunités de mise en scène tout en continuant à être comédien et chanteur.

En 1993, il fonde à Lausanne la compagnie Nonante-Trois avec Romain Lagarde. La spécificité de la compagnie nonante-trois est l'affirmation d'une démarche qui vise à traiter au théâtre les thèmes de l'angoisse métaphysique et de l'onirisme au travers de personnages rejetés et désespérés. Son choix de textes pour ses mises en scène est à cet égard assez éloquent.

L'éclectisme des auteurs et des textes des productions de la compagnie n'est qu'apparent. Que ce soit Beckmann, l'éclopé perdu de **Dehors devant la Porte** de Wolfgang Borchert, **Les Aveugles** de Maeterlinck perdus dans l'immensité, cet enfant monstrueux **Victor ou les enfants du pouvoir** de Vitrac terrifié de vivre dans une société sans but, Joseph Cormalin, le chef d'**Un Plat de Résistance**, s'inventant une fiction abracadabrante pour trouver un sens à sa vie et mourir, **Truismes**, l'histoire d'une femme qui se transforme en truie pour s'affranchir de l'absurdité de la société, ou **Médée** confrontée au cauchemar d'une société qui la stigmatise et la rejette... Tous ces personnages ont un point commun. Ils se réfugient dans le rêve et la mort pour fuir un monde qu'ils sentent les dépasser.

QUELQUES PROPOSITIONS DE MISE EN SCÈNE

par Benjamin Knobil

Lorsque Teresa Larraga m'a proposé de la mettre en scène, j'ai été très heureux d'accepter. Ce texte envoûtant d'Agota Kristof évoque une thématique qui m'est chère, à savoir la notion de rêve ou de cauchemar (c'est selon) éveillé. On est convié à un monde d'impressions et de troubles, en un univers de sensualités envoûtantes et métaphysiques. Cette succession d'histoires en apparence disparates construite comme un montage appelle à une écriture scénique d'ordre cinématographique. Champ, contre champ, gros plan, plan large...

Ma première idée est de proposer un décor gigogne qui permette l'ouverture de fenêtres de toutes les tailles dans tous les sens. Dans une grande palissade noire démontable, l'actrice pourra ainsi être cadrée de toutes les manières différentes: que ses yeux, que ses jambes, qu'une main, ou alors de faire apparaître un lit en largeur ou l'actrice en pied. Bref, que la possibilité des combinaisons soit variée et infinie. Aussi, rien n'empêchera, bien au contraire, de jouer devant cette palissade.

Cette «table de montage» aura donc pour but d'être une machine à cadrer et décadrer les différents récits; de les faire exister ces histoires dans leur essence sans la pesanteur d'un réalisme.

Toujours dans cette idée de rêve et de cauchemar, la lumière serait un travail très précis fait essentiellement à la découpe. Mon idée est évidemment de cadrer les fenêtres du décor de manière millimétrique. Mais je voudrais aussi que la lumière indique des directions et des couleurs qui troublent les sens, grâce à des basses intensités, des faisceaux très vifs et ciblés ou des teintes inattendues.

Teresa chante magnifiquement bien, il serait un crime de ne pas entendre sa belle voix. Il y a des textes à chantonner ou à accompagner à cappella. Mais je voudrais aussi proposer un univers sonore très insidieux et mouvant qui soutienne de façon discrète les récits.

Dans un rêve, tout ce qui arrive est réel et vécu sans pathos ou psychologie. Tout se succède dans un déroulement immédiat et non prémédité. Il n'y a donc pas d'onirisme à jouer, seulement des histoires à raconter de la manière la plus simple et la plus concrète. C'est l'univers visuel et sonore qui se chargera du reste pour soutenir les mots, pour renouveler et surprendre constamment l'attention et surtout les sens des spectateurs!

TERESA LARRAGA

Née en Espagne, à Saragosse, la comédienne et mezzo-soprano Teresa Larraga étudie d'abord le théâtre, la danse, la musique et la flûte traversière au **Conservatoire** de sa ville natale. Après différentes tournées en tant que comédienne avec la compagnie «La Ribera», lauréate de diverses bourses du Ministère espagnol de la Culture, elle quitte son pays pour suivre les cours de l'École de **Théâtre Dimitri** à Verscio, au Tessin.

Après son diplôme, elle débute des études de **chant lyrique** au Conservatoire de Lugano avec Karin Ott, à Milan avec Carla Castellani, Mariella Adani et Sachiko Yanagashi, et à Baden, auprès de la Fondation Musica Española, avec Carol Smith.

Elle fonde en 1995 le «**Duo La Raga**», qui interprète chansons et musique de la Renaissance espagnole jusqu'au 20^e siècle, avec Davide Signorotti à la guitare. Elle participe à la création de «**El Duende, el espíritu de la tierra**» spectacle d'improvisation autour des textes de Federico Garcia Lorca. Avec le guitariste Renato Pompilio, elle développe ensuite «**Inspiración**», concert de musique espagnole des 18^e et 19^e siècle, et «**Y llora el corazón...**», spectacle poétique et musical en hommage à Lorca, avec des musiques de Lorca et de Manuel de Falla, tourné en Italie et en Suisse.

Installée depuis 2001 à Neuchâtel, elle poursuit son perfectionnement de la technique vocale avec le ténor Rubén Amoretti et avec Stéphanie Bourkard à Lausanne. Elle propose dès lors différents concerts lyriques en Suisse Romande.

En 2002, elle crée avec la poly-instrumentiste canadienne Shirley Anne Hofmann le spectacle de rue musico-théâtral «**PET**» dans le cadre de «Poétiser la cité» pour la Ville de Neuchâtel.

En 2003 elle intègre l'Orkester Ben Jeger pour son nouveau spectacle «**Aria!**», un «opéra de cirque» qui tourne depuis dans toute la Suisse avec succès, entre Zürich (Moods en 04, Theaterspektakel en 05) et Genève (AMR).

En 2006, elle fait partie de la distribution de la **Revue de Cuche et Barbezat** au côté de la Castou, Robert Bouvier, Karim Slama, Pierre Aucaigne et Brigitte Rosset.

En mars 2007, elle crée au Centre Culturel Neuchâtelois «**La pasión del Bolero**», en compagnie de Ben Jeger. Le spectacle est ensuite invité en juin au Festival international «Boleros de Oro» à La Havane, Cuba. Elle achève actuellement un travail de remise en scène du spectacle avec Antonio Vergamini du Teatro Sunil avant de partir en tournée en Suisse et en Espagne.

Elle a participé en avril à un «**Don Quichotte**» mis en scène par Robert Sandoz à Colombier. Elle a préparé un spectacle d'Opéra de rue intitulé «**Opéra mobile**» joué en août à La Chaux-de-Fonds (Festival des Six-pompes) et à Neuchâtel (busker festival). Elle participera également en janvier 2009 et à la création de «**Elles étaient une fois**» de Thierry Leuterbacher, mis en scène par Antoine Le Roy à Bienne, Saint-Imier, Neuchâtel et dans d'autres localités de l'Arc jurassien.

MOTIVATION

J'ai d'abord été comédienne, clown, acrobate, et enfin chanteuse lyrique. C'est dire si, tout au long de mes études et de ma carrière en dents de scie et cabrioles diverses, je n'ai jamais été fidèle à une étiquette en particulier. Bien au contraire: mon désir est justement de briser les barrières entre les genres et les conventions pour aller vers un type de spectacle où le théâtre, la musique, le cirque, la danse, l'art lyrique sont intimement mêlés.

J'ai toujours aimé le théâtre avec de la musique. J'ai toujours pensé la musique avec du théâtre, l'opéra avec du cirque, la poésie avec de la fanfare, la chanson avec le vaudeville. Voilà pourquoi, sans doute, mon chemin a souvent croisé l'œuvre de mon compatriote Federico Garcia Lorca, à la fois poète, dramaturge, saltimbanque, musicologue et musicien.

Voilà aussi pourquoi, sans doute aussi, j'ai eu le plaisir d'intégrer l'Orkester Ben Jeger qui se situe musicalement entre le jazz et la musique classique, le reggae et le rock, l'opéra et la chansonnette, la musique de cirque et celle de cinéma, et qui cherche aussi à traverser les genres en se plaçant, décidément, du côté d'un spectacle total.

Voilà pourquoi j'ai été très heureuse de mettre l'ensemble de mes capacités – de chanteuse, actrice et acrobate – au service des joyeux (et très sérieux) compères de la Revue de Neuchâtel, Benjamin Cuche et Jean-Luc Barbezat.

Voilà pourquoi j'ai souhaité rendre hommage à mes origines latines, en rendant hommage au boléro, à travers la musique, mais aussi le théâtre.

Et voilà pourquoi je désire aujourd'hui m'approcher d'un texte qui m'a touché et qui, de par la personnalité de son auteur, lie des origines étrangères à une langue (le français) et un pays (la Suisse). Car après des années d'expériences et de travail en Espagne, en Italie et au Tessin, j'ai trouvé depuis sept ans du côté de Neuchâtel une sorte de nouvelle stabilité que j'entends mettre à profit pour créer, peu à peu, des spectacles qui me ressemblent et qui, je l'espère, sauront plaire au public. En puisant dans mes racines hispaniques et latines, probablement, et dans mon envie de partager avec les spectateurs des émotions les plus profondes qui soient.

Teresa Larraga